
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 17/1 (1990)

DOI: 10.11588/fr.1990.1.54109

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Archidiakon von St-Flour 1415 im Auftrag des Lyoner Kapitels zu Konstanz weilte, um von den Vätern die Bestätigung der Wahl seines Verwandten Amédée de Talaru zum Erzbischof zu erbitten, da nutzte er den Aufenthalt, um sich eine Kopie der Konzilsakten anfertigen zu lassen. – Und was den Einfluß der Schriften des Jean Gerson im Rouergue anlangt, so könnte der Umstand von Bedeutung sein, daß Guillaume de La Tour d'Olliegues und der von ihm bestimmte Nachfolger Bertrand de Chalançon beide mit dem Bischof Guillaume de Chalançon von Le Puy (1418–1443) verwandt waren, der seinerseits mit dem Gelehrten zur Zeit von dessen Lyoner Exil direkte Kontakte pflegte (s. H. Müller, *Franzosen I* 33, II 620f. – Ders., *Zur Prosopographie des Basler Konzils...*, in: *AHC* 14, 1982, 161, mit Belegen).

»Le Rouergue flamboyant« – eine räumlich und zeitlich eng begrenzte Untersuchung und doch weit mehr: eine Pilotstudie, deren Wert sich erst recht ermessen lassen wird, wenn vergleichbare Arbeiten zu weiteren französischen Regionen vorliegen; schließlich ein Buch, das auch den deutschen Spätmittelalter- und Reformationshistoriker das vielerörterte Thema »vorreformatorische Zustände« neu bedenken läßt. In der Tat: Bei der Lektüre haben auch wir viel gelernt.

Heribert MÜLLER/Annette RIEKS, Frankfurt am Main

Walter MOHR, *Geschichte des Herzogtums Lothringen. Teil IV: Das Herzogtum Lothringen zwischen Frankreich und Deutschland (14.–17. Jahrhundert)*, Trier (Akademische Buchhandlung Interbook) 1986, IV–497 p.

Professeur honoraire à l'Université de Sarrebruck, W. Mohr poursuit la publication de sa monumentale histoire du duché de Lorraine, apportant une contribution de choix à l'historiographie de cette région. Dans son volume IV, qui conduit le lecteur, en six chapitres, du traité de Bruges en 1301 au traité de Nimègue en 1679, il aborde des séquences capitales de l'histoire lorraine: l'union jugée longtemps impossible des duchés de Lorraine et de Bar, la partition de l'espace lorrain en deux entités: duchés et évêchés, la guerre de Trente Ans et son impact meurtrier. Tout au long de ce très riche récit, l'auteur témoigne d'une érudition sans faille, fondée sur la plus large information, d'un souci constant de la précision et d'un sens aigu de l'analyse détaillée. C'est bien la somme minutieuse attendue, à laquelle nous avaient préparés ses travaux antérieurs.

Après une introduction, qui est un résumé de l'ensemble, l'auteur évoque le développement de l'influence française (p. 7–29). Le traité de Bruges (1301), qui fait du comte de Bar un vassal du roi de France pour tous ses territoires sur la rive gauche de la Meuse (»Barrois mouvant«), en est l'expression la plus claire. Il s'inscrit cependant dans un mouvement plus vaste né au siècle précédent, qui s'appuie sur un sentiment de communauté de langue, d'esprit et de culture, et sur une politique d'alliances matrimoniales que favorise le système féodal. La Maison de Bar y a joué un rôle décisif. La poussée française en Lorraine occidentale profite également des rivalités apparues dans l'Empire entre les Luxembourg et les Habsbourg. Cette influence a toutefois ses limites et les querelles intra-lorraines persistent, encore avivées par les crises économiques et l'apparition de la peste noire, deux phénomènes qui ne retiennent pas l'attention de l'auteur. Celui-ci met l'accent sur la montée de l'idée d'indépendance (p. 30–74) à partir de 1361. La Lorraine devient alors le carrefour de tous les conflits internationaux: Grand Schisme, guerre franco-anglaise, affrontements franco-bourguignons. Dans ce jeu politique subtil, mis en lumière avec talent par W. Mohr, le traité de Foug (1419), qui scelle à terme l'union des duchés de Lorraine et de Bar au bénéfice de René d'Anjou, est un événement déterminant: de principautés seigneuriales, les duchés deviennent un véritable Etat et Nancy une capitale politique. Mais les rivalités dynastiques (Anjou, Vaudémont) qu'il suscite aussitôt et l'absentéisme angevin ouvrent la voie aux ambitions bourguignonnes. Pendant près d'un

demi-siècle (1431–1477), la Lorraine y est confrontée (ch. 3, p. 75–118). Contrôlant la ligne de la Meuse, enveloppant de ses possessions l'espace lorrain, multipliant les clientèles dans les territoires épiscopaux, Philippe le Bon et Charles le Téméraire entendent reconstituer à leur profit l'ancienne Lotharingie. La défaite de Nancy (1477) et la mort du Téméraire le leur interdisent.

Avec René II (1473–1508) et son fils Antoine (1508–1544) s'ouvre une ère d'affirmation de l'entité ducale. Ambition difficile à mettre en œuvre, quand les voisins immédiats sont la France et l'Empire, qui s'affrontent alors pour l'hégémonie européenne, dans une chrétienté déchirée par la Réforme. Pour y parvenir, les ducs sont déterminés à mener une savante politique d'équilibre extérieur, analysée avec méthode par l'auteur (p. 119–199). Le duc Antoine épouse une princesse française, Renée de Bourbon, mais il marie son fils à Chrétienne de Danemark, nièce de Charles Quint. Pour se garantir du côté français, les institutions lorraines sont codifiées (1506–1507), tandis que le traité de Nuremberg (1542) accorde au duché de Lorraine une large autonomie, sinon l'indépendance. Sur ce point, W. Mohr, documents à l'appui, souligne qu'il serait faux de croire que le duc voulait se séparer de l'Empire (p. 164). Bien au contraire, il se sentait pleinement un prince germanique. L'assertion peut être discutée. En revanche, il n'envisage pas l'hypothèse de la constitution par Charles Quint d'un glacis d'entre-deux, face à la France. L'offensive française reprend toutefois, marquée par le traité de Romilly-sur-Seine (1539) et plus encore par le « Voyage d'Allemagne » (1552), qui confère au roi de France la protection des cités de Metz, Toul et Verdun, et instaure une nouvelle donne dans l'espace lorrain.

S'ouvre alors selon l'auteur la période d'apogée de la puissance lorraine (1562–1626). Mais ne remonte-t-elle pas déjà au règne d'Antoine?

Le réalisme du nouveau duc Charles III, qui recherche systématiquement, au moins jusqu'en 1580, un accord indispensable à la sécurité de ses Etats, et l'effacement relatif de la France, déchirée par les guerres de religion, favorisent la réalisation d'un grand dessein politique. Le duc met à profit cette période pour agrandir son territoire, affermir sa position et embellir sa capitale. Mais son engagement total dans le camp catholique et ses prétentions, artificiellement entretenues, à la couronne de France lui font embrasser la cause de la Ligue (1580). Désormais la Lorraine n'échappe plus aux troubles, que l'auteur décrit longuement (p. 230–244). Le triomphe de Henri IV conduit à un nouveau rapprochement franco-lorrain (1594–1595), qui n'interdit cependant pas au duc de renforcer ses réseaux de solidarités et ses alliances matrimoniales avec les Etats moyens de l'Europe habsbourgeoise. Cette dimension est particulièrement bien éclairée par W. Mohr. Lorsqu'éclate la guerre de Trente Ans, la Lorraine se trouve progressivement entraînée dans la conflagration, qui tourne pour elle à la « catastrophe » (ch. 6, p. 284–393). Très vite le conflit devient un terrain d'affrontement entre la Lorraine et la France. Le nouveau duc, Charles IV, multiplie les provocations à l'égard de son puissant voisin. Le lecteur peut suivre par le menu le détail des événements: intrigues ducales, déroulement des opérations, négociations diplomatiques, traités de Westphalie, etc. Mais pourquoi donc ne pas dresser en quelques pages un bilan démographique, économique et social de cette guerre, ne serait-ce que pour justifier le titre même du chapitre? Cette étude s'achève à la mort de Charles IV et quelques lignes de conclusion évoquent les clauses du traité de Nimègue, qui intervient alors que la Lorraine est occupée pour la seconde fois au cours du XVII^e siècle. Suivent plus de 100 pages d'appareil critique (3475 notes), qui témoignent de la richesse et de la quasi-exhaustivité des sources consultées: documents d'archives, mémoires, correspondances, instructions, chroniques, actes officiels, travaux d'auteurs anciens ou contemporains. Manque néanmoins une référence aux deux récentes « Histoire de la Lorraine » (S. A. E. P., 1976–1977, Privat, 1977).

Au total, ce livre emporte l'adhésion sur bien des points: la matière mise en œuvre, la minutie de l'information, l'éclairage nouveau apporté par l'auteur, qui rétablit l'équilibre entre la vision française de l'histoire de la Lorraine et celle des historiens allemands. Mais qu'il nous

soit cependant permis d'émettre quelques réserves. Cette étude est une histoire strictement politique. L'auteur le sait bien qui dans sa préface justifie son parti pris et rappelle qu'il ne s'agit pas d'un panorama complet de l'histoire de la Lorraine. Mais compte tenu de l'évolution actuelle de la science historique, comment peut-on exclure tout développement relatif à l'économie, à la religion, aux arts, aux idées? Comment comprendre la »politique« lorraine au XIV^e siècle sans évoquer le contrôle des voies économiques, le grignotage des temporels ecclésiastiques ou la domination des forêts? Comment expliquer l'attitude des ducs après 1563 sans mesurer l'ampleur de la Réforme catholique en Lorraine? Quant à l'apogée de la Lorraine ducale, il se traduit aussi par sa floraison artistique. Cette approche partielle explique enfin des lacunes dommageables (bilan de la guerre de Trente Ans, par exemple) et un découpage chronologique discutabile: 1361 pour le chapitre 1, 1562 pour le chapitre 4 et surtout 1675 (voire 1679) pour le terme du volume. Cette conception restrictive enlève beaucoup de sa vigueur à une démonstration qui par ailleurs force le respect.

Gérard MICHAUX, Metz

Wilhelm BAUM, Sigmund der Münzreiche. Zur Geschichte Tirols und der habsburgischen Länder im Spätmittelalter, Bozen (Athesia) 1987, 8°, 573 S.

Eine Biographie Sigmunds von Tirol (1427–1496) gilt seit langem als Desiderat der Geschichtsschreibung nicht nur des süddeutschen und österreichischen Raumes. Auf Anregung des Athesia-Verlages hat Wilhelm Baum den Versuch unternommen, diese Lücke zu schließen. Das Ergebnis liegt nun zu erfreulich günstigem Preis vor. Dem Verlag ist für die hervorragende Ausstattung zu danken. Neben Kartenskizzen und Stammtafeln enthält der Band viele z.T. farbige Abbildungen in sehr guter Qualität. Quellen- und Literaturverzeichnisse, Zeittafel und Register runden das Ganze ab. Wünschenswert wäre lediglich noch ein Abbildungsverzeichnis gewesen, zumal gerade am Anfang des Buches die Abbildungen oft nicht direkt mit dem Gegenstand korrespondieren, der gerade behandelt wird.

Für seine Darstellung kann sich Baum außer auf eigene Quellenstudien in Archiven vor allem des süddeutschen, österreichischen und schweizerischen Raumes auf Vorarbeiten und Überblicke stützen, von denen er vor allem die Werke von Maleczek, Gismann und Bilgeri, aber auch ältere Standardwerke wie die von Lichnowsky und Egger viel benutzt hat. Wie schon die beiden zuletzt genannten Forscher des vorigen Jahrhunderts fühlt Baum sich vor allem der politischen Geschichte verpflichtet. Er schreibt daher weniger eine Biographie, eine Lebensbeschreibung des Fürsten als vielmehr ein Werk »zur Geschichte Tirols und der habsburgischen Länder im Spätmittelalter«, und so lautet denn auch der Untertitel, der sich allerdings auf dem Umschlag nicht findet.

Baum beginnt seine Darstellung mit einer längeren, für die Biographie Sigmunds weitgehend entbehrlichen Schilderung der Geschichte der Grafschaft Tirol und ihrer Nachbarn seit dem 13. Jh. Mit den Auseinandersetzungen um den unmündigen Sohn des 1439 verstorbenen Herzogs Friedrich IV. zwischen den Ständen und seinen verfeindeten Onkeln Friedrich – der übrigens, da er bei Beginn der Vormundschaft noch nicht König war, in der Kapitelüberschrift (S. 63) als [Hz.] Friedrich V. und nicht als [Kg.] Friedrich III. zu bezeichnen gewesen wäre – und Albrecht VI. tritt dann Sigmund erstmals in den Mittelpunkt des Geschehens, um aber auch sogleich wieder aus der Darstellung zu verschwinden, da über Kindheit und Jugend wenig bekannt ist. Die entstehende Lücke füllt Baum, indem er sich König Friedrich III. zuwendet. Erst die erneuten Auseinandersetzungen um die Vormundschaft bei deren vorgesehenen Auslaufen 1443 lenken die Aufmerksamkeit wieder auf die Titelgestalt, die erst im Zuge des mißglückten Zürichkrieges und nach Intervention König Karls VII. von Frankreich,